

Leslie Kaplan

Le criminel



P.O.L.

Le criminel

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

L'EXCÈS – L'USINE

LE LIVRE DES CIELS

LE PONT DE BROOKLYN

L'ÉPREUVE DU PASSEUR

LE SILENCE DU DIABLE

LES MINES DE SEL

DEPUIS MAINTENANT, *Miss Nobody Knows*

LES PROSTITUÉES PHILOSOPHES, *Depuis maintenant, 2*

LE PSYCHANALYSTE, *Depuis maintenant, 3*

Leslie Kaplan

Le criminel

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L. éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-032-7

pour Heitor O'Dwyer de Macedo

I

L'allée principale. Air chaud et sec, gravier. Crissement des cailloux blancs sous la sandale. Lumière.

C'est l'été, l'après-midi. Le ciel est lisse, sans profondeur. Bleu tranchant, une base.

Vaste après-midi jaune et bleu. Jenny marche dedans. L'allée devient transparente à force de lumière. Jenny marche, intéressée.

Parfois un banc, modeste, ses courbes noires. Des petites plates-bandes, des fleurs nues.

Fleurs en touffe, simples. Une couleur par tige. Jenny regarde en passant.

Lumière large, qui égalise. Elle repousse les choses, les rend abstraites. Les lignes sont effacées.

Jenny avance dans l'air chaud.

Quelqu'un joue du violon. A cause de la musique, on sent tout d'un coup l'épaisseur des arbres, autour, les buissons et les bosquets, les branches. L'allée se déplie,

granuleuse. Il y a aussi des bruits de moteur.

Plénitude, fragilité.

Du fond de l'allée, Jenny voit arriver un couple avec un jeune enfant. L'homme et la femme sont tous deux très beaux, habillés presque pareil, avec un pantalon, une chemise blanche et des bottes. Ils marchent l'un à côté de l'autre, sans se tenir. L'enfant court derrière, en faisant des zigzags. Il pourrait tomber.

La femme est mince, elle a une chevelure légère et cuivrée, vivante. Jenny est fascinée.

L'homme a la peau brune, le torse long, une démarche plus lente. L'enfant est brun aussi, très petit, indéterminé.

La femme et l'homme s'arrêtent devant Jenny et la regardent. Force silencieuse, une interrogation, sans échange. Jenny ne se sent pas bien. Au bout d'un moment, la femme lui demande s'il y a un endroit où ils peuvent laisser l'enfant. Jenny ne sait pas.

La femme est très énervée. Elle parle beaucoup, avec des gestes, elle prend Jenny à témoin. Il est question de liberté. L'homme sourit.

Jenny lui dit de se renseigner à l'entrée. Il y a un grand plan, une dame aimable et affairée qui est au courant de tout. Elle les accompagne un peu, ensuite elle fait demi-tour.

Promenade, découverte.

Sur le côté, un kiosque. Toit pointu, bois délavé. Par une fenêtre on voit l'intérieur vide, le banc circulaire. Une chemise traîne. Plus loin un vieil étang. Des herbes flottent, quelques canards.

L'allée s'élargit et tourne. On peut apercevoir la grande maison et la pelouse, les tables, le ping-pong.

Jenny a très chaud. Cette terre caillouteuse et le ciel compact. Elle quitte l'allée, elle va marcher au milieu des arbres.

Deux femmes assez âgées passent en discutant. Ce sont sûrement deux sœurs, tellement elles se ressemblent. La coiffure aussi est identique, carrée.

Elles avancent, gentilles, elles se donnent le bras.

Jenny les écoute de loin, elle vérifie la ressemblance. Ensuite elle est prise par les détails, par tout ce qui se détache doucement. Rides et mouvements, les mains.

L'une est habillée trop jeune, avec une petite jupe claire, des baskets. Elle a une allure raide et floue, brouillée. L'autre est mieux cadrée, ordinaire, plus attentive.

Elles parlent ensemble de l'endroit. Généralités. Des critiques, aussi, des revendications. Elles ont la même voix, à la fin. C'est confus.

La journée immense, le ciel, les voix comme des fils. Jenny s'allonge. Aujourd'hui elle arrive, elle prend son temps.

Entre les arbres la lumière blanche. On entend encore la rumeur du violon.

Une grande baie vitrée, et les arbres, derrière.

Mes parents voulaient un garçon. Je m'appelle Louise.

Elle balaye. L'autre la regarde. Elles sont ensemble, dans le couloir.

Bruit de fond, le caoutchouc. C'est comme une respiration.

Quelque chose rebondit.

Gros couloir, clair et jaune. Il est arrondi et froid. Un seau bleu, une pelle orange, et les murs courbes qui continuent le plafond.

Louise passe devant la baie vitrée. Jenny la voit bien. Bretelles croisées, le ventre, et sur les seins les fermetures à boucle.

Jenny est à côté, un foulard sur les épaules, une grande jupe. Tissus.

Le couloir est un couloir. Matière rêveuse, carence

élastique et fine, étalée, comme une eau intérieure. Elles, dedans. Ce n'est pas sans inquiétude.

Deux filles.

Celle qui est Jenny est en rouge. Grands vêtements, enveloppants. L'endroit, elle ne le connaît pas. Louise le lui montre.

Louise. Elle observe. Elle aime, aussi. Elle peut aimer.

C'est l'été. Une transition.

Elles balayent le couloir, elles échangent des mots. Dehors, le soleil, et les arbres, cette bousculade.

Tout à l'heure elles sortiront.

Jenny a l'autre fille dans les yeux. Louise, une personne. Vague et présente, plantée. En salopette bleue, avec de l'indifférence, peut-être. Il y a les seins, aussi, dans la blouse.

Rythme de l'air, battement lointain.

Jenny pense, ce morceau d'idée la traverse, C'est à cause de son regard. Elle le sent, une chose noire et voilée, et qui filtre. L'occuper, l'occuper à tout prix.

Louise, on ne sait pas ce qu'elle pense.

Dehors, le vert, les mouches.

A travers la grande vitre fraîche, on voit le gravier, les bancs. Plus loin, la campagne, isolée. Déjà le vieux monsieur sévère, plein d'os, commence sa tournée en

vélo, avec tous ses paquets en plastique accrochés sur le guidon.

C'est le matin, tôt. Finir les chambres.

Les chambres sont individuelles, sans exception. Elles sont disposées sur deux étages.

Petites chambres blanches, négatives.

Radios modernes, appareils. Les placards sont toujours nus. Sur les murs, des tableaux cloués, des figurations.

Chambres calmes, si on veut. Calmes et pleines. Mais on sent les évier qui avancent, sans repos, et dans les vases les fleurs ont l'air trop souple.

Une insulte à la bonne volonté, en un sens.

Toujours quand on entre dans les chambres, le monde se présente à la pensée, le monde sans limites, une surface large et vide, une case déroulée. C'est le cas pour Louise et Jenny. En entrant là, dans les chambres, elles sont, elles aussi, prises dans cette pensée du monde, cette représentation sans forme, indirecte et large.

Louise et Jenny vont avec le balai et la pelle. Elles nettoient un peu, le gros, et parlent avec les gens qui sont dedans.

Dans la première chambre, au bout du couloir, une fille énorme. Elle est couchée, tranquille, à l'intérieur de son grand corps. Elle s'appelle Camille. Elle n'est pas muette, non, mais les mots sont trop petits.

Elle a des verres fumés, yeux fragiles. Ils gonflent.

Sa mère lui fait souvent des visites et elles se promènent, côte à côte, dans le parc. Elle lui ressemble beaucoup.

Elle aime ses excréments, aussi, leur consistance.

Elle laisse tout venir, cette Camille.

Quand Louise et Jenny entrent, elle se retourne. Elle tricote passionnément.

Louise a de la tendresse pour elle. En même temps, quel agacement. Une campagne à forme humaine, une campagne désolée, voilà ce qu'elle en dit. Jenny la trouve dure. Pourtant, c'est évident, elle sait y faire moins bien.

Le voisin s'appelle Serge. C'est un jeune. Il demande toujours, quand on pousse la porte, Tu es une putain ? Il rit gentiment, il a un rire gentil et une joie légère. Ses yeux sont bleu pâle et vrais. Un ballet dans la chambre, une course dans le couloir. Il les suit, le sourire enfoncé dans le visage, les épaules levées.

C'est un de ceux dont elles parlent le plus, après, entre elles. De tous elles le font, mais pour Serge, ah, c'est particulier. Jamais rien de précis. Seulement leur amour pour lui. C'est une peine, sans doute, un sentiment protecteur, mais qui est une ouverture sans fond, sans raison, comme l'amour qu'on peut avoir pour une figure un peu vieillie, une vieille peau.

Le parricide, ensuite. Christian Abrame. Grand et pesant, avec un pantalon usé, un anorak noir. Il discute beaucoup sur l'univers, sur les mondes extérieurs. Calculs, poussières de pensées. Constellations. Comment l'écouter ? On l'écoute très attentivement, on écoute

tout, tous les mots. On est distraite, pourtant. On ne peut pas s'en empêcher. C'est Jenny qui le remarque. Louise est d'accord.

Quand elles ont terminé, elles sortent. Elles quittent l'intensité des couloirs.

Dehors, l'air bleu, arrêté, la terrasse.

Marches larges et froides, point de vue.

La nature est là, active.

Fond des choses, touffu et vert, et qui soulève, en même temps. Nature prenante, dilatée, avec des coins et des recoins. Elle existe seule, aussi, par endroits. Elle peut. Pleine d'oubli.

Par-ci par-là des petites maisons séparées, peintes en blanc. Parfois une tente. Plus loin, les champs, rayés et jaunes. Une limite.

Les arbres sont hauts, souvent vieux. Beaux arbres, émouvants. On accroche les hamacs, on se balance, étendu. On regarde les lignes de l'écorce. On suit les étranges chemins des arbres, protégés et ouverts. Chemins de feuilles, avec des petits bouts perdus. Clairières.

On se promène. Au-dessus on voit le ciel rouler.

Un des chemins longe un étang abîmé, un trou.

On choisit un parcours, on fait des découvertes.

L'air s'élargit.

C'est l'été. On entend tout.

On côtoie les animaux, aussi, les espèces animales. Des chevaux sont montés. Dans les arbres, toujours les

chats. Mais les chiens sont un problème. En avoir, ou pas.

Jenny est venue en train, c'est le cas général. Elle a attendu à la gare en buvant une limonade. Grand comptoir calme. Une voiture est arrivée, on l'a emmenée.

Maintenant, elle a connu Louise.

Elles sont assises sur une marche large, au soleil. Elles parlent du lieu. Louise, comme la plupart des gens, l'appelle le château. Autour d'elles, les lianes pendues aux arbres, les plantes qui grandissent, la mousse. Du gravier, éparpillé, aussi, des cailloux.

Division. Attente.

Louise regarde bien par terre, ou Jenny, en face.

Quant elle parle, Jenny la comprend mal. Elle ne comprend pas ses références, ses implications. Les mots de Louise, elle ne peut pas les raccorder, leur donner des prolongements. Elle se demande, elle reste suspendue. Elle ne sait pas quoi en faire, de cette Louise.

Présence de Louise, sa voix.

Jenny a l'impression d'être précédée par la voix de Louise. Objet très doux, objet faible. C'est un acte, aussi, particulier, qui crée une précision si précise, lointaine. Cette voix, elle recouvre une cavité, elle rappelle le volume des seins, inversé.

Pensée de Jenny : étouffer Louise, l'arrêter. La tenir. Attraper celle qui court sous les mots de Louise et qui la

laisse, Jenny, sans voix.

En fait Louise parle très peu. Jenny est mal à l'aise, trop attentive. Le silence lui est insupportable, elle a l'impression qu'il lui demande quelque chose qu'elle ne peut pas donner.

Devant elles, sur le gravier, une fille joue aux boules. Louise la connaît, elle s'appelle Michèle. Elle a eu un enfant récemment.

Il fait chaud.

Louise et Jenny sentent derrière elles la présence de la grande maison, du château. Tout à l'heure ce sera le repas. Cette semaine elles ne s'occupent pas de la cuisine.

Elles parlent d'aller se promener du côté de l'étang. Plus tard, peut-être.

Elles regardent les grands arbres, les feuilles vertes, le soleil. Elles pensent sortir, aussi, aller dans la campagne alentour, faire du vélo.

Jenny s'aperçoit qu'elle est en train de penser à une histoire qu'elle a lue dans le journal. Un homme a été condamné pour avoir maltraité sa petite fille. Il vivait seul avec elle et avec sa mère à lui. Il avait tant battu l'enfant, elle resterait infirme. La grand'mère n'avait rien vu, rien su. Au procès, l'homme avait gardé le silence, sauf une phrase : La peur, je sais ce que c'est, avait-il dit.

En se rappelant cette histoire Jenny a tout d'un coup très peur. Michèle est toujours là devant elle sur le gravier, elle joue en lançant les boules de plus en plus



79 F (12,04 €)

921373-1

ISBN : 2-86744-032-7

05-2000



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS